

UN POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE

Michel Dupuis

Philosophe UCL

Responsable de l'unité d'éthique biomédicale

Ma brève contribution aux débats que nous menons ensemble portera sur deux choses : le point de vue philosophique général qui est le mien et une expérience de pensée que l'oeuvre de Karl Jaspers m'a permis de faire.

Le point de vue qui est actuellement le mien dans mon travail d'universitaire engagé notamment en bioéthique concerne de près diverses interrogations contemporaines sur des questions d'identité et d'autonomie (identité et valeurs individuelles des patients, identité professionnelle des soignants, identité confessionnelle, identité institutionnelle – c'est notre débat). Mon point de vue peut être qualifié d'un terme technique : il est *herméneutique*. Que faut-il entendre par ce mot ? Le point de vue que j'adopte (ou peut-être, plus exactement, où je me trouve situé actuellement) s'inscrit dans une certaine manière de faire de la philosophie, dans un certain « mouvement », nommé précisément herméneutique. On le sait – et je m'empêcherai de faire ici une leçon de philosophie... -, avant de devenir un mode de philosopher, l'herméneutique a été et est toujours aussi une technique d'interprétation des textes (profanes ou religieux).

L'herméneutique (dont le nom, selon Platon, renvoie au dieu Hermès, dieu de l'interprétation, de la traduction et du vol - l'art de faire passer une valeur d'une langue à une autre, ou bien d'une poche à une autre !) est particulière (portant sur les textes juridiques, par exemple) mais aussi générale. Dans ce dernier cas, l'herméneutique ne porte plus sur des textes de genres particuliers mais sur le problème de la compréhension et de l'interprétation en général. Chez Heidegger, la compréhension est plus qu'une opération sophistiquée de l'être humain et, peut-être, de certaines machines : la compréhension est une certaine façon d'être au monde. Selon cette vision de la compréhension, c'est l'ensemble de l'existence humaine qui est concernée dans le « comportement » ou l'attitude compréhensive ou interprétative. Ce qui m'intéresse ici précisément, c'est moins la dimension interprétative ou perspectiviste (dont on parle souvent en redoutant la pente glissante vers le relativisme – ce que je ne souhaite vraiment pas à propos de nos débats!). Ce qui retient mon attention et qui explique mon évocation du point de vue herméneutique, c'est une caractéristique très remarquable de celui-ci, une conviction de fond ou une présupposition de base, comme on voudra.

De quoi s'agit-il au juste ? De l'idée suivante : notre capacité d'interprétation neuve et innovante d'un texte ou d'une situation repose sur notre capacité (apparemment purement passive) d'assumer notre tradition, notre histoire – et donc les événements divers qui ont marqué notre chemin jusqu'à aujourd'hui. On voit ici l'ancrage ou l'enracinement de la compréhension et de l'interprétation dans l'histoire personnelle et collective, individuelle et institutionnelle. C'est le philosophe H.-G. Gadamer cette fois, qui a développé de la manière la plus nette cet aspect de la « recherche de la vérité » : je ne peux comprendre adéquatement (un texte, une situation, un vécu de moi-même ou d'un autre dans l'empathie, par exemple) qu'à partir de mon histoire, du terrain de mon expérience. Autrement dit, et au risque de jouer le paradoxe, je ne peux raisonnablement comprendre que grâce à mes « pré-jugés ».

Je ne tourne pas autour du pot : dans l'histoire de notre université, et parmi les nombreux événements, incidents et accidents, majeurs ou pas, dramatiques ou pas, encore présents dans la mémoire vive collective ou pas..., il y a cette dénomination de « catholique ». Qualification, où j'entends l'épithète plutôt que l'évêque, et qui a sans doute condensé bien des significations collectives et individuelles différentes : des rêves, des espoirs, des craintes, des revendications, d'ordre spirituel, politique, scientifique, théologique, etc. Je pense bien qu'en matière de polyphonie et d'ambiguïté, on ne fait guère mieux... Ce qualificatif est donc tout sauf un drapeau, un mot d'ordre ou un slogan, une marque – encore moins un signe de *copyright*... mais il fait partie de notre histoire commune, de nos agacements ou de nos idéaux – peu importe.

Cela implique-t-il qu'on ne puisse pas supprimer, changer, innover, contredire, dépasser ? Evidemment non d'autant qu'au-delà des connotations classiques, institutionnelles, centralistes ou piliéristes même, le terme « catholique » réussit toujours à murmurer pour qui sait l'entendre l'appel à une terre nouvelle partagée entre tous, un cœur nouveau ouvert à l'universel vécu, une vie nouvelle ! Simplement – mais ce n'est pas si simple – le point de vue herméneutique nous rappelle au bon sens, à la prudence et à l'audace : changer mais oui, parce que nous le valons bien, parce la vie avance et que les temps changent, mais à condition de rester à la source, inspirés par l'origine : je crois que sur ce point nous sommes largement d'accord. Garder la source, cela n'interdit pas de changer d'oasis : quelques déménagements nous l'ont bien montré depuis les années soixante...

C'est à cause de tout cela que je pense personnellement que le moment n'est pas venu d'ôter le qualificatif en question parce que cet acte – sans doute d'une importance tellement secondaire pour certains d'entre nous qu'ils en sont à se demander pourquoi un philosophe ne trouve rien de mieux à faire que d'épiloguer sur ce « détail »... - eh bien cet acte éveille des significations que nous ne souhaitons pas ou pas complètement : la neutralisation de l'histoire ou du point de vue, le profil favorable à la marchandisation du savoir, etc.

Mais pour moi, cela va plus loin. Oserais-je le dire ? La pensée du philosophe et psychiatre allemand Karl Jaspers m'a fait faire une expérience de pensée déterminante quant à mes engagements universitaires. Tout le monde sait que Jaspers est une haute figure de la résistance universitaire au nazisme dont il a souffert personnellement parce qu'il avait refusé de se séparer de sa femme d'origine juive – ce qui lui valut l'exil à Bâle (un moindre mal, comme il le dit). Dès l'été 1945, les Forces de Libération le chargent de piloter la réouverture des universités allemandes, et de la faculté de médecine de Heidelberg en particulier. Dans un discours célèbre, prononcé en août 1945, devant ses collègues et devant les représentants des forces « d'occupation et de libération », Jaspers entame une réflexion qu'il va mener très loin, quelques mois plus tard sous le titre de « culpabilité allemande ». Comment tout cela a-t-il été possible ?

Comment un pays à la culture si riche a-t-il pu se laisser mener de cette manière par les Nazis ? Et surtout – voilà ce qui nous concerne au plus haut point : comment l'université, lieu par excellence de la recherche, de l'esprit critique, de l'honnêteté intellectuelle, du débat contradictoire, de la rigueur, etc., comment l'université a-t-elle pu collaborer en restant muette et passive (étant entendu que dès 1933 la purge des enseignants commençait et que les professeurs en charge de l'université durant les années de guerre n'étaient plus que des aryens de pure souche) ? Jaspers le dit avec une brutalité salutaire : durant toutes ces années, les universitaires ont fait leur travail, l'université a fonctionné... au fond comme si de rien n'était. La rigueur et l'esprit critique ont été mis en œuvre, comme par le passé : en tant qu'universitaires, on ne se refait pas ! Avec quel résultat... Plus frontalement encore, Jaspers rappelle que ces fameux universitaires ont été menés par le bout de nez par un pantin grossier. Étaient-ils donc endormis, ces grands scientifiques ? D'une certaine manière oui, par l'air du temps, par la crainte, par le confort individuel. Il faut en tirer les conséquences : en elle-même, dans son fonctionnement normal, et même quand elle se dote d'excellents systèmes de gestion, l'université n'est pas immunisée contre certains maux inhumains. L'université a besoin d'une source, d'une inspiration, d'une étincelle, d'un grain de sable – comme on voudra... Jaspers vise quant à lui une « Idée » de l'université, qu'il faut défendre et incarner peu à peu. Sans cela, l'université comme toutes les choses humaines s'affadit et se trahit. Aujourd'hui, je pense qu'elle « se marchandise » - tant pis si le mot est à la mode...

Ma vision des choses, c'est que ce grain de sel – grain de sable – dans notre histoire universitaire, c'est précisément le qualificatif de « catholique », qui vaut ce qu'il vaut, mais qui dit plus que ce qu'il signifie régulièrement : conformisme, conservatisme, impérialisme, autoritarisme, j'en passe et des meilleures. Car à mon oreille et à mon cœur, il dit avant tout : bonne nouvelle et exigence d'éveil, capacité d'accueil et de dialogue, curiosité, invitation à la gratitude, encouragement au travail et sens de ses limites... Je ne parviens peut-être pas à le dire assez simplement : le « C » m'est précieux parce qu'il n'a pas fini de me parler. Collectivement nous

pouvons évidemment le mettre de côté – ne soyons pas idolâtres, ce serait le comble... - mais quand nous en aurons suffisamment parlé pour garantir que le beau et le bien que le mot indique restent bien notre étoile polaire.